

Stevenson

Le Cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde

Traduction
par Théo Varlet

Présentation
par Jean-Pierre Naugrette



GF

Stevenson

Le Cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde



Quand M. Utterson, notaire de son état, entend parler d'un criminel qui a piétiné volontairement une fillette croisée dans la rue, il demeure stupéfait en apprenant son nom : Edward Hyde, l'inconnu que son ami, le Dr Jekyll, a désigné sur son testament comme unique héritier ! Il se lance alors dans une enquête policière sur le duo Jekyll-Hyde, qui le plongera au cœur de la conscience humaine...

Stevenson, dans ce récit visionnaire qu'il qualifiait lui-même de « joli conte d'horreur », se révèle plus que jamais à l'écoute des peurs – sociales, sexuelles et morales – de son époque et anticipe même sur les découvertes de la psychanalyse. Comme le disait Henry James, « *Docteur Jekyll n'est pas un livre pour les petits garçons...* »

Traduction par Théo Varlet

Présentation, notes et chronologie
par Jean-Pierre Naugrette

Bibliographie par Lionel Menasché

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion



Flammarion

LE CAS ÉTRANGE
DU DR JEKYLL
ET DE M. HYDE

*Du même auteur
dans la même collection*

LE CREUX DE LA VAGUE

L'ÎLE AU TRÉSOR

LE MAÎTRE DE BALLANTRAE

VOYAGE AVEC UN ÂNE DANS LES CÉVENNES

STEVENSON

LE CAS ÉTRANGE
DU DR JEKYLL
ET DE M. HYDE

Traduction

par

Théo VARLET

Présentation, notes et chronologie

par

Jean-Pierre NAUGRETTE

Bibliographie mise à jour en 2013

par

Lionel MENASCHÉ

GF Flammarion



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, Paris, 1994 ;
édition mise à jour en 2013.
ISBN : 978-2-0813-0952-4

PRÉSENTATION

« *Docteur Jekyll* n'est pas un livre pour les petits garçons... »

Henry James ¹.

Au sortir d'une nuit agitée

En 1885, Robert Louis Stevenson a trente-cinq ans. Par rapport à ses années de jeunesse, souvent difficiles, sa situation personnelle s'est largement améliorée : il est marié depuis cinq années avec Fanny Osbourne, et l'expérience d'une solitude radicale, qui avait failli tourner au drame lors de son voyage en Californie, semble définitivement oubliée. Mieux, le jeune auteur encore inconnu de la fin des années 1870 est célèbre depuis 1881, date à laquelle commence à paraître dans l'hebdomadaire *Young Folks* un roman intitulé *L'Île au trésor*, qui rencontra un succès immédiat. Installé depuis juillet 1885 à Bournemouth, sur la côte sud de l'Angleterre, dans un cottage baptisé « Skerryvore² », le couple Stevenson a également vaincu l'hostilité ou l'ostracisme dont il avait

1. « Robert Louis Stevenson », in *Partial Portraits* (1888), repris dans *Notes on Novelists* (1914) et comme Introduction à l'édition Stevenson, Laffont, « Bouquins », 1984, p. 21.

2. Du nom d'un phare construit par un oncle de l'auteur. Les Stevenson étaient, de père en fils, constructeurs ou ingénieurs de phares. Ils contribuèrent à l'éclairage des côtes écossaises, et Robert Louis songea lui-même à embrasser la profession d'ingénieur.

fait l'objet, dans les premières années du mariage, de la part de la famille du romancier et de ses amis. Non seulement Thomas Stevenson a pardonné à son fils cette alliance qu'il jugeait d'un mauvais œil (Fanny était plus âgée que Robert Louis, elle avait eu des enfants de son premier mariage, elle était divorcée, américaine...), mais les amis, d'abord très réticents, fréquentent de nouveau le couple : « Skerryvore » devient peu à peu un lieu à la mode, où défilent à la fois les vieilles connaissances et des personnalités en vue. On y voit Sidney Colvin, un ami de longue date, Robert (« Bob ») Stevenson, cousin de l'écrivain, mais aussi Henry James, avec lequel Stevenson devait entretenir des liens étroits en échangeant avec lui une abondante correspondance¹, ou encore le peintre John Singer Sargent, qui fit de lui deux superbes portraits². De son côté, Stevenson rend visite à ces deux grands romanciers contemporains que sont Thomas Hardy et George Meredith. Enfin, à Bournemouth même, il a pour voisin sir Percy Shelley, le fils du célèbre poète, auquel il dédiera *Le Maître de Ballantrae* (1889) depuis Honolulu. Tout conspire donc à faire de Robert Louis Stevenson un écrivain reconnu, voire établi.

Plusieurs types de difficultés continuent cependant de l'assaillir. Des soucis de santé, tout d'abord. Depuis son enfance, il souffre en effet d'une forme d'emphysème pulmonaire contre lequel il devra lutter toute sa vie. Plusieurs fois, il a dû séjourner dans le sud de la France, à Hyères ou à Menton, pour tenter de conjurer le mal. En 1879, alors qu'il est en Californie, il manque de mourir d'une pleurésie et ne doit son salut qu'à l'arrivée de Fanny, qui jouera toujours auprès de lui un rôle d'infirmière

1. Voir *Henry James – Robert Louis Stevenson : une amitié littéraire*, correspondance et textes présentés par Michel Le Bris, trad. Malika Durif, Verdier, 1987.

2. L'un, daté de 1885, appartient à la collection de M. et Mme John Hay Whitney. L'autre, daté de 1887, se trouve au Taft Museum à Cincinnati, dans l'Ohio.

maternelle. Leur mariage, en 1880, avait été célébré dans la hâte, par crainte d'une mort prochaine. Cinq années plus tard, Stevenson est encore très mal en point. De même, une fois passé le succès de *L'Île au trésor*, les ennuis financiers refont leur apparition et l'incitent à écrire le plus vite possible. C'est dans ce contexte que la maison d'édition Longmans, qui lui avait avancé la même année 1885 la somme de cent cinquante livres pour *Le Dynamiteur* sans rentrer dans ses frais, le presse de donner quelque chose de rentable. L'éditeur lui suggère d'écrire un petit roman à sensation (*shilling shocker*), idée qu'il n'accepte qu'à contrecœur, après deux jours passés, de son propre aveu¹, à se torturer la cervelle. La suite appartient à l'histoire de la littérature anglaise. La deuxième nuit, Fanny est alertée par les cris d'horreur poussés par son mari pendant son sommeil, et le réveille pour le faire sortir de son cauchemar. Stevenson lui explique alors, sur un ton qui n'est pas loin de la protestation : « Je rêvais à un joli conte d'horreur... » Fanny a fait cesser ses cris, mais elle l'a aussi interrompu, non pas en plein rêve, mais en plein conte, en pleine histoire : on pense à la déception de Coleridge près d'un siècle plus tôt, lorsque, au sortir d'une nuit où il avait vu défiler les images d'un long poème, il fut distrait par un voisin pendant plus d'une heure, ce qui l'empêcha de tout se remémorer, et le condamna à n'écrire, en définitive, qu'un fragment d'une cinquantaine de vers...². Le rôle ambigu joué par Fanny se confirme dans les jours suivants, qui sont décisifs pour la genèse de l'œuvre. Pendant trois jours en effet, Stevenson écrit frénétiquement une version de l'histoire qu'il lit ensuite à Lloyd, son beau-fils, ainsi

1. Voir R.L. Stevenson, « Un chapitre sur les rêves » (1888), in *Essais sur l'art de la fiction*, édition établie et présentée par Michel Le Bris, La Table ronde, 1988, p. 365 : « Pendant deux jours, je me torturai la cervelle à la recherche d'une intrigue... »

2. Le rapprochement entre Coleridge et Stevenson est effectué par J.L. Borges dans « Le rêve de Coleridge », in *Enquêtes, 1937-1952*, trad. P. et S. Bénichou, Gallimard, 1957.

qu'à Fanny. Si le premier est enthousiaste, la seconde exprime de fortes réticences en avançant que l'histoire est certes sensationnelle, mais qu'elle passe à côté de l'allégorie¹. S'ensuit alors une dispute très violente entre l'écrivain et son épouse, au terme de laquelle le premier quitte la pièce. Quelque temps après, Stevenson revient en annonçant que Fanny a raison, et jette son manuscrit au feu.

Il est bien sûr difficile, sinon impossible, de savoir ce que contenait cette première version définitivement perdue. On peut supposer, en suivant certains critiques, que les excès de M. Hyde y étaient décrits de manière trop explicite pour être acceptés par la femme de l'écrivain². Toujours est-il qu'après avoir brûlé ce premier manuscrit, Stevenson se met à écrire non moins frénétiquement une deuxième version, qu'il achève en trois jours. Après quoi il en prépare une nouvelle, dans laquelle il introduit des changements considérables³, et qu'il prend le temps de rédiger en six semaines. Le texte définitif est alors publié chez Longmans en janvier 1886, et connaît un succès immédiat : il se vend, rien qu'en Angleterre, à près de quarante mille exemplaires durant les six premiers mois. Aux États-Unis, le succès est encore plus fulgurant. Pour l'auteur comme pour l'éditeur, le mauvais sort est enfin conjuré. Cette terrible nuit a été créatrice : le cauchemar de Stevenson a accouché d'un chef-d'œuvre.

1. Voir le récit qu'en fait Fanny Osbourne-Stevenson dans « Souvenirs de M. Hyde », in *Essais sur l'art de la fiction*, op. cit., p. 401-405.

2. En s'appuyant sur les notes de la deuxième version (« Notebook Draft »), certains critiques comme Richard Dury lisent les « plaisirs disgracieux » auxquels Jekyll avoue s'être livré « en secret » comme une allusion à la masturbation. Voir R. Dury, *The Annotated Dr Jekyll and Mr Hyde*, Milan, Guerini Studio, « Collana Blu », n° 19, 1993, p. 23.

3. On pourra comparer les deux versions du manuscrit dans *Dr Jekyll and Mr Hyde after One Hundred Years*, éd. William Veeder et Gordon Hirsch, Presses de l'université de Chicago, 1988.

Un cauchemar fin de siècle

L'anecdote est importante, mais elle ne saurait expliquer à elle seule la genèse du *Cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde*. Pas plus que les considérations financières de l'écrivain, qui n'a pas pu rêver sur commande, et pour qui le motif du dédoublement chez l'homme préexistait largement au cauchemar de 1885. « J'essayais depuis longtemps d'écrire une histoire sur ce sujet, de trouver un corps, un véhicule, pour ce sentiment puissant de la dualité humaine qui par moments assaille et submerge l'esprit de toute créature pensante », explique-t-il avant d'évoquer son propre rêve¹. Dès 1880, il a écrit en collaboration avec W.E. Henley une pièce de théâtre intitulée *Le Diacre Brodie, ou la Double Vie*, qui mettait en scène un personnage préfigurant le Dr Jekyll : ébéniste de son état, Brodie s'était rendu célèbre à Édimbourg comme artisan fort respectable le jour et cambrioleur la nuit. Fanny Stevenson le rappelle dans le texte qu'elle consacre à la genèse du roman : le jeune Stevenson possédait dans sa chambre d'enfant une bibliothèque et une commode fabriquées par le fameux Brodie, sur lesquelles l'imagination enflammée de sa nurse Cummy avait même composé des chansons. Fanny précise aussi que son mari avait lu quelques années plus tard « un article sur le subconscient paru dans une revue scientifique française », et qu'il en avait été très impressionné. « Cet article, poursuit Fanny, combiné avec ses souvenirs de Deacon Brodie, fut à l'origine de l'idée qu'il développa ultérieurement [...] et qui enfin culmina, après une forte fièvre consécutive à une hémorragie pulmonaire, dans le cauchemar de Jekyll et Hyde². » Les souvenirs d'enfance doivent être aussi évoqués, notamment le calvinisme très strict du père, relayé qu'il était par les histoires puritaines que racontait Cummy à cet enfant si souvent malade : il faut se figurer

1. R.L. Stevenson, « Un chapitre sur les rêves », *op. cit.*

2. « Souvenirs de M. Hyde », *op. cit.*, p. 402.

le jeune Robert Louis condamné à garder le lit et à faire, à intervalles réguliers, des cauchemars dont il ne sortait qu'avec difficulté¹. Bien que s'étant rebellé par la suite contre le calvinisme paternel, Stevenson ne devait jamais perdre de vue cette séparation tranchée entre le Bien et le Mal inculquée par la religion de son enfance : la dédicace du roman à Katharine de Mattos ne constitue-t-elle pas un véritable avertissement moral sur ce qui risque d'arriver lorsqu'on touche aux lois fondamentales de la personnalité humaine telles que Dieu les a conçues ? *Le Cas étrange* a parfois été publié au titre de fable², comme si son message moral était clair : de tous les noms propres qui peuplent le roman, celui qui revient le plus souvent, dans la bouche des principaux personnages (y compris de Jekyll-Hyde, lors de « La dernière nuit »), est bien celui de Dieu.

Le témoignage de Fanny permet également de voir dans le cauchemar de son mari l'aboutissement d'une évolution littéraire et scientifique à la fois propre à Stevenson et représentative d'une époque. Outre la pièce écrite avec Henley, Fanny cite en effet *Markheim*, une nouvelle fantastique à la manière d'Edgar Poe, qui joue sur les motifs du crime gratuit et du double tentateur. Entre « le meurtrier » qu'est Markheim et « le visiteur » qui pourrait bien être le diable, s'engage un étrange dialogue à l'issue duquel le premier remet en cause l'unité de sa propre personnalité en des termes qui annoncent la séparation souhaitée et réalisée par Jekyll : « est-ce qu'une portion de moi-même, et la pire, continuera jusqu'au bout à opprimer la meilleure ? Le mal et le bien circulent violemment en moi et m'appellent chacun après soi³ ». Faute de pouvoir trancher entre ces deux entités

1. Voir par exemple le texte autobiographique intitulé « Nuits blanches », in *Edinburgh : Picturesque Notes. Skerryvore Edition*, Londres, Heinemann, 1925, vol. 26.

2. Voir *The Strange Case of Dr Jekyll and Mr Hyde, With Other Fables*, Londres, Longmans, Green and Co., 1913.

3. R.L. Stevenson, « Markheim » (1885), in *Le Cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde*, trad. Théo Varlet, Paris, UGE, « 10/18 », 1976, p. 348.

contradictoires comme le fera Jekyll, Markheim préfère se rendre à la justice par « haine du mal ¹ » qui est en lui, forme de suicide moral qu'on retrouvera dans les dernières pages de la confession du docteur. Il faut citer aussi une autre nouvelle fantastique, *Le Voleur de cadavres*, où le dédoublement s'applique déjà à des figures de docteurs ou de savants, et qui, comme *Markheim*, précède de peu *Le Cas étrange*. Située à Édimbourg au début du XIX^e siècle, l'action repose sur les activités interlopes des étudiants en médecine de l'université, qui, pour plaire à leurs professeurs, n'hésitent pas à devenir leurs âmes damnées en profanant les cimetières de la région pour les besoins des salles de dissection ². Ce n'est sans doute pas un hasard s'il faut traverser un « laboratoire » ou une « salle de dissection » pour pénétrer dans le cabinet du Dr Jekyll comme le fait M. Utterson au début du chapitre v, où l'on apprend que le docteur a racheté la maison aux héritiers d'un « chirurgien fameux » : à travers Utterson, l'auteur joue très habilement avec les peurs du lecteur, qui s'attend à retrouver les pratiques infâmes des chirurgiens d'Édimbourg ³. Mais, dans le même temps, le fait que l'amphithéâtre est vide et inutilisé, que Jekyll préfère la chimie à l'anatomie, inquiète : s'il ne se sert pas de l'amphithéâtre, à quel type de médecine le Dr Jekyll s'adonne-t-il ? Après tout, la bonne vieille dissection des corps avait quelque chose de rassurant. La salle de dissection déserte fait ici office d'antichambre ironique au cabinet où Jekyll travaille à ses recherches : à cet instant, le notaire est loin de se douter que ces dernières ont pour objet l'exploration de la conscience, que son ami se livre,

1. *Ibid.*, p. 351.

2. Voir « Le Voleur de cadavres » (1884), in *Nouvelles fantastiques anglaises / Stories of Mystery*, Le Livre de Poche bilingue, « Les Langues modernes », 1990.

3. La présence d'un praticien à fort accent d'Édimbourg auprès de la fillette piétinée par Hyde dans le premier chapitre peut être lue ici comme un rappel de la nouvelle, et donc comme un détail potentiellement inquiétant.

en fait, à la dissection du moi. La précision apportée par Fanny est donc essentielle, même si l'on n'a pas retrouvé l'article sur le subconscient lu par Stevenson dans une revue scientifique française. Le grand débat qui agite le monde de la psychiatrie dans les années 1880 porte en effet sur la notion de personnalité multiple¹, et la découverte du Dr Jekyll, « à savoir, que l'homme n'est en réalité pas un, mais bien deux », est contemporaine des travaux de Charcot sur l'hystérie et l'hypnose (*Leçons sur les maladies du système nerveux*, 1873-1884). De même, il est révélateur que *Le Cas étrange* soit publié l'année même où Freud, disciple de Charcot, s'installe comme praticien à Vienne (1886). Lorsque Jekyll précise les limites de sa découverte, le texte de Stevenson prend un tour prophétique :

Je dis deux, parce que l'état de mes connaissances propres ne s'étend pas au-delà. D'autres viendront après moi, qui me dépasseront dans cette voie ; et j'ose avancer l'hypothèse que l'on découvrira finalement que l'homme est formé d'une véritable confédération de citoyens multiformes, hétérogènes et indépendants (p. 110).

La répartition des personnages, leur agencement, et les relations étroites qu'ils entretiennent les uns avec les autres peuvent faire penser que *Le Cas étrange* met en scène, de façon prémonitoire, les instances du psychisme humain que Freud commencera à systématiser dès la fin du siècle : le « cas étrange » du docteur peut en effet se résumer à l'histoire d'un moi (Jekyll) perpétuellement menacé par deux instances, l'une intérieure (Hyde), l'autre extérieure (Utterson), qui se conjuguent et

1. Voir R. Dury, *The Annotated...*, *op. cit.*, p. 29. Si l'article scientifique lu par Stevenson dans une revue scientifique française n'a pas été retrouvé, on sait en revanche que l'auteur a entretenu une correspondance avec F.W.H. Myers, le fondateur de la Society for Psychical Research, après la publication de *Dr Jekyll et M. Hyde* : Myers suggéra des modifications à Stevenson, qui préféra ne pas en tenir compte. Voir *Essais sur l'art de la fiction*, *op. cit.*, p. 405-410.

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPN000612.N001
Dépôt légal : octobre 2013